

Claude Boucher

1842-1913

CLAUDE BOUCHER

1842-1913

Le samedi 15 novembre 1913, une foule compacte triste et désolée conduisait à sa dernière demeure Claude Boucher, le grand maître verrier de Cognac.

Se refusant à écouter les avertissements d'une santé menacée, il fut surpris par la mort, en plein travail, auprès des siens et au milieu de ses chers ouvriers qu'il appelait sa famille. Sentant sa dernière heure, il partit bravement, simplement, chrétiennement, c'est-à-dire courageusement; tel il avait vécu. Sa mort fut un deuil public : son corbillard, entouré de ses enfants et petits-enfants, accompagné par M. Billard, vice-président du Conseil général de la Seine, son ami, accouru de Paris, traversa silencieusement la ville de Cognac. Par un sentiment de respect et de reconnaissance tous les habitants avaient fermé leurs magasins. Les visages étaient douloureusement consternés; vieillards, femmes, mères pleuraient un bienfaiteur caché.

Simple ouvrier au début, puis contremaître,

et enfin maître de verrerie, Claude Boucher passa ses premiers années à étudier, à tâtonner. Lui, qui n'avait jamais travaillé à souffler le verre, concentra son attention sur les dangers du soufflage de la canne à verrier.

Il avait remarqué que la verrerie était une des industries les plus funestes à la santé humaine. L'élévation de température des fours, portée à plus de 1 500 degrés, amenait des refroidissements dangereux suivis de fluxions de poitrine, bronchites des plus néfastes.

Il avait été non moins frappé de voir les fonctions visuelles des ouvriers s'affaiblir et dépérir; les tissus de la gorge et des joues se brûler par le soufflage dans le verre en fusion par la canne; et il dut enfin constater la transmission des maladies contagieuses par cette même canne à verrier.

Cinq années se passèrent en études et en essais divers. — A la fin il résolut le grand problème: il inventa la fabrication mécanique des bouteilles, c'est-à-dire une machine si ingénieusement combinée qu'elle permettait de fabriquer mécaniquement et dans des conditions industrielles pratiques des bouteilles qui ne le cédaient en rien aux meilleurs produits fabriqués à la main. Cette découverte ne rendait plus l'apprentissage des enfants nécessaire, et elle évitait aux ouvriers des maladies mortelles. Mais que d'années de travail acharné pour son perfectionnement! quel sacrifice complet de sa personne! quel courage! quelle

confiance dans l'avenir il fallut à cet homme jeune encore !

« Pendant quinze années, nous disait-il un jour, je ne me suis pas permis de faire un voyage, fût-ce autour de la ville. »

Saluons avec respect cette existence qui s'achève ! Qu'elle serve de leçon à la démocratie laborieuse ; car nous allons voir comment notre Société fut fière d'ouvrir ses bras au travail acharné, et comment elle sait honorer le génie d'où qu'il vienne !

Né à Blanzky, le 22 décembre 1842, de parents pauvres, cultivateurs illettrés, le petit Claude Boucher appartenait à l'époque où l'on envoyait les enfants de 7 à 8 ans garder le bétail dans les champs. Son père et sa mère, originaires d'une petite commune de Chalon-sur-Saône, étaient de simples fermiers, nés tous deux en 1817. Après leur mariage, ils vinrent habiter Blanzky, près du Creusot ; et le père Boucher, renonçant à l'agriculture, entra comme chauffeur dans une verrerie à bouteilles.

A sept ans, le petit Claude est reçu à l'école communale ; trois ans après, il commence à travailler à la verrerie : travail facile qui consistait à porter les bouteilles aux fours de recuisson. Devenu plus fort, il est employé à la partie céramique, c'est-à-dire à la fabrication des creusets en argile réfractaire destinés à recevoir le verre fondu. A 23 ans, il est nommé contre-

maître, et à 27 ans directeur d'une verrerie en Vendée.

Enfin en 1878, à 36 ans, Claude Boucher dont l'assiduité, la régularité, le génie d'invention avaient été remarqués, est invité par un commanditaire à créer la verrerie du faubourg Saint-Martin à Cognac. C'est là que sa découverte de la fabrication mécanique fut appliquée. Boucher remplace cette verrerie par un four à bassin, qu'il construit au faubourg Saint-Jacques à Cognac, contenant 400.000 kilos de verre fondu, produisant 50.000 bouteilles par jour. Cette surabondance dans la fabrication des bouteilles succédant à la production limitée et insuffisante des verreries primitives était appelée à opérer une évolution dans le commerce des vins et spiritueux de la France. Elle vint donner un essor jusqu'alors inconnu à la vente et à l'exportation des vins de Bordeaux, de Bourgogne, aux liqueurs de Cognac, aux champagnes et aux eaux minérales.

Les circonstances avaient été jusqu'à ce jour très pénibles pour Claude Boucher; elles allaient devenir désormais favorables à sa fortune; richesse, renommée, gloire, récompenses nationales allaient couronner cette carrière de travail et d'abnégation. En France 14 verreries du Tarn, de l'Hérault, de Marseille, de l'Ardèche, de la Loire, du Rhône, du Puy-de-Dôme, de la Haute-Loire, des Vosges, de la Charente, de la Gironde abandonnent leur ancienne fabrication et s'empres- sent d'acheter les brevets de fabrication de

Claude Boucher; tandis qu'à l'étranger les verreries d'Angleterre, d'Espagne, du Portugal, de Hongrie, du Chili, de l'île de Cuba, de la Répu-



blique Argentine abandonnaient leurs procédés anciens, et mettaient en mouvement chez elles, sur les conseils de Claude Boucher, sa fabrication mécanique.

Le monde commercial et industriel de France apprit avec admiration, à la suite des rapports de M. Léon Appert, de M. Campredon, de M. Troost, que la Société d'Encouragement pour l'Industrie nationale avait décerné à Claude Boucher une médaille d'or; tandis que l'Académie des Sciences dans sa séance publique du 22 décembre 1902 lui décernait le grand prix Montyon, « reconnaissant à l'unanimité, dit-elle, que M. Claude Boucher a le premier résolu le difficile problème de la fabrication des bouteilles, reconnaissant également l'immense service rendu par cet inventeur à l'industrie verrière et à l'hygiène des ouvriers verriers ». Enfin en 1909 le Gouvernement français le nomma Chevalier de la Légion d'honneur. Cette récompense si bien méritée, si vaillamment gagnée, fut applaudie à l'unanimité dans la ville de Cognac.

On remarquera dans l'ensemble de la personne de Claude Boucher quelque chose de réfléchi, de modeste, de simple. Ses yeux d'un bleu clair s'éclairent d'une sorte d'espérance infinie, son sourire bienveillant est celui d'un philanthrope. Un front haut et superbe dénote une intelligence puissante où la volonté et l'énergie ont laissé leur empreinte. Les personnes qui l'approchaient dans l'intimité témoignent de sa bonté accueillante, mais rappellent que son esprit, son cœur, sa volonté, sa préoccupation étaient entièrement à son œuvre, création de son génie, enfant de son travail.

Ses connaissances étaient fort étendues ; c'était plaisir à l'entendre causer, soit histoire, soit géologie, soit chimie. Il était arrivé à ces années de la vie qui, chez les natures richement douées, sont celles de la pleine et entière maturité de l'intelligence. On était surpris, étonné, qu'un homme parti de si bas eût l'esprit si orné, la mémoire si riche, analysant si savamment la civilisation et les mœurs des sociétés disparues. Ses connaissances scientifiques témoignaient enfin un degré supérieur de travail, de sagacité et d'autorité.

Madame Boucher, sa compagne dévouée, était cependant inquiète et préoccupée, car elle savait qu'il y avait dans la maison deux intelligences, deux Claude Boucher. L'un qui tenait en main pendant le jour le gouvernement réel, l'administration, la direction de l'usine, l'autre qui, la nuit arrivée, venait, après une longue et laborieuse journée, s'enfermer silencieusement et avec recueillement au milieu de ses livres. Le règne du maître verrier était fini, celui de l'homme avide de s'instruire et d'apprendre commençait.

C'est en vain que cette voix amie et craintive faisait appel aux exigences d'un repos nécessaire à cette vie fatigante, et cherchait à diminuer ces veillées et ce surmenage. Claude Boucher, surexcité par la lecture, se replongeait dans la source puissante des livres. Les meilleures heures de la nuit passaient ainsi dans le travail de la pensée ; le matin il retrouvait en lui comme une image

agrandie et embellie de ce que lui avaient appris ses livres. Le champ des grandes espérances et des grandes découvertes se déroulait devant ses regards. « Le peu que je sais, nous disait-il un « jour, je l'ai appris en lisant. Enfant, j'ai eu le « goût de m'instruire, l'histoire des nations m'in- « téressait, mais j'étais attiré surtout par les « sciences, notamment la géographie, la géologie, « la minéralogie. J'ai étudié seul, sans maître, sans « méthode; dès que je devins contremaître, « j'avais été étonné de l'ignorance des directeurs « des autres verreries et j'ai compris que l'étude « de la chimie était l'étude nécessaire, indispen- « sable dans ma partie. Les ouvrages de Re- « gnaud, de Pelouze, de Frémy, dans le petit et « simple laboratoire que je m'étais arrangé devin- « rent mes compagnons journaliers. »

La dépouille de Claude Boucher repose actuellement dans le cimetière de Cognac. Espérons que l'affection qu'il avait su inspirer de son vivant, la reconnaissance de tous ceux qu'il a consolés et soutenus durant sa vie s'inscriront un jour pour l'érection d'un monument à ce grand Français, qui a été « un homme », suivant la simple, puissante et profonde expression de Gœthe. Claude Boucher a été *un homme*.

GEORGES B. STIRBEY.

